

## *LES LIEUX DE MÉMOIRE SLOVÈNES*

### Abrégés

L'ouvrage collectif intitulé *Les lieux de mémoire slovènes* s'ouvre sur deux contributions théoriques. Dans son introduction intitulée *Sur les lieux de mémoire slovènes*, Sašo Jerše définit le discours mémoriel contemporain. Délibérément soigné, conservé et institutionnalisé, celui-ci se distingue des discours précédents et constitue en tant que tel, un phénomène marquant du xx<sup>e</sup> siècle, se prolongeant au xxI<sup>e</sup> siècle. La mémoire, d'après les principaux chercheurs sur le sujet, doit être comprise en tant que phénomène historico-culturel d'une époque et d'un moment donné, et tant que discours mémoriel dominant dans chaque sphère politique. Sans toutefois négliger la question du rapport entre la mémoire et l'histoire qui, tel que l'a décrit Pierre Nora et comme l'illustrent les exemples de confrontation avec l'histoire slovène, se juxtaposent autant qu'elles s'opposent. L'essai explore ensuite le lien entre histoire et mémoire, et le rôle que tiennent les institutions à façonner celui-ci, en s'inspirant de la théorie de Foucault sur le pouvoir en tant que réseau de relations. Il aborde également les défis épistémologiques de l'historiographie à cet égard. La notion de mémoire collective étant étroitement liée aux discours du pouvoir, ceci soulève des questions sur la manipulation de la mémoire et ses conséquences. L'une des premières tentatives nationales aujourd'hui canonisées d'aborder ces questions, est à retrouver dans les trois volumes de l'ouvrage collectif intitulé *Les Lieux de mémoire*, sous la direction de l'historien mentionné plus haut, Pierre Nora,

qui se concentre sur différents aspects et éléments de la mémoire nationale française. Ce concept a été repris dans d'autres historiographies mais il serait imprudent de le transposer sans discernement. A cet égard, il est nécessaire de se pencher, entre autres, sur l'imaginaire politique de chaque société, sa sociodicée, qui est mère de la mémoire. L'ouvrage se concentre sur la mémoire nationale slovène, laquelle n'est pas homogène dans la mesure où des groupes variés fabriquent des récits contradictoires sur le passé ou l'avenir. Cette monographie entend contribuer au débat sur les lieux de mémoire slovènes. En traitant des lieux de mémoire, de l'histoire et de la mémoire, il convient de souligner la signification sociale du temps et, dans ce contexte, l'idée de temps messianique, telle que l'a formulée Walter Benjamin.

Dans son article *L'Histoire, fille de la Mémoire*, sous-titré *Apologie*, Tjaž Mihelič aborde le rapport entre histoire et mémoire, thème depuis longtemps rebattu non seulement dans les sciences historiques, mais qui semble souffrir de trop peu d'intérêt. Ainsi identifie-t-il le temps comme point de départ de la recherche, car ce n'est qu'à partir de celui-ci que les choses pourront prendre sens. Après tout, Chronos ( dieu du temps) jouait déjà un grand rôle dans l'Antiquité, et qu'il soit souvent confondu avec Cronos (le Titan) demeure essentiel. Par ailleurs, la société grecque avait élaboré trois concepts principaux du temps – chronos, aiôn et kairos – lesquels sont d'une grande importance pour comprendre la complexité de celui-ci (et, par extension, pour l'histoire). Si l'on se réfère à l'Antiquité, Mihelič conçoit le rapport entre histoire et mémoire au même titre que le lien entre mère (Mnemosyne, déesse de la mémoire et mère de toutes les muses) et fille (Clio, muse de l'histoire). Il interprète le temps par le prisme de son acception sociale et montre que la pensée linéaire n'est pas suffisante pour expliquer correctement la réalité sociale. Le cœur de l'étude suggère un nouveau concept pour comprendre le temps, notamment à travers trois prismes : un présent unique composé du présent passé et du présent futur, un présent « pur », et un temps messianique nouvellement établi. Pour ce faire, il s'appuie, en ce qui concerne notamment le temps messianique, sur le court texte de Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, et son interprétation dans *Angelus novus. O sedanji preteklosti. – Prihodnosti* (*Angelus novus. Du passé présent. – L'avenir.*), de Sašo Jerše. Enfin, il illustre le rapport tendu entre mémoire et histoire à travers la tragédie de Sophocle, *Électre*.

*L'imaginaire de la mémoire catholique slovène* de Ana Lavrič est la première des études essentielles de l'ouvrage. Elle met en lumière la représentation et

le patrimoine commémoratifs catholiques qui, selon l'auteure, reflètent la créativité de la nation catholique slovène. En adoptant le christianisme au VIII<sup>e</sup> siècle, les ancêtres des Slovènes furent intégrés à la civilisation occidentale, et la foi catholique devint au fil des siècles un élément clé de leur identité. L'étude met en évidence le culte marial et les principaux lieux de pèlerinage mariaux ayant contribué à la constitution et l'affirmation de la nation, ainsi que l'église et le pèlerinage de Brezje na Gorenjskem en Slovénie centrale et l'effigie miraculeuse de Marie Auxiliatrice, Reine des Slovènes. L'attention est mise sur les particularités slovènes telle que les Litanies de Lorette et le motif de ladite Madone slovène du début du xx<sup>e</sup> siècle. Parmi les thèmes relatifs au Christ, l'article met l'accent sur les traditions de Pâques et de Noël, et accorde une grande attention aux dévotions de la Passion associées aux sanctuaires, qui ont laissé une marque distinctive dans le paysage culturel slovène, ainsi qu'aux illustres processions de la Passion, appelée Passion de Škofja Loka (*Škofeloski pasijon*). Les saints nationaux sont présentés à la lumière de l'éveil national, lorsque les saints provinciaux ont été « nationalisés » et que Cyrille et Méthode sont passés au premier plan. En Yougoslavie, ils ont joué un rôle central, mais après l'indépendance de la Slovénie, les bienheureux Anton Martin Slomšek, Alojzij Grozde et Friderik Irenej Baraga se sont démarqués. L'étude traite également des artistes qui furent importants pour l'image catholique des Slovènes et se termine sur la Porte slovène de Tone Demšar comme « concrétisation » de l'histoire du christianisme sur le territoire slovène.

Dans l'étude suivante, Peter Štih revient sur l'intronisation des ducs de Carinthie, qui occupe une place toute particulière dans la mémoire collective slovène. Il s'agissait d'un rituel par lequel les Slovènes, dans leur premier État qu'était la Carantanie et dans leur propre langue, transmettaient de façon indépendante et démocratique le pouvoir à leurs princes sur la pierre ducale. Il s'agissait de la base d'une colonne romaine renversée qui, dans son usage secondaire, servit de lieu où, à la fin du Moyen Âge, un paysan remettait le pouvoir au duc de Carinthie, symbole de l'histoire nationale primaire, glorieuse et depuis longtemps révolue, encadrée par la Carantanie. La pierre ducale à laquelle les Slovènes ont associé valeurs et notions telles que l'État, la patrie, la nation, la liberté, l'indépendance, la démocratie, la langue slovène, constitue aujourd'hui l'un des symboles les plus importants de toute l'histoire slovène. Ses nombreuses représentations soulignent l'importance des concepts associés à l'intronisation et la pierre ducale pour l'idéologie et l'histoire nationales

slovènes. L'article montre comment, au moment où se constituent les Slovènes en tant que nation et le concept d'histoire nationale des Slovènes qui lui est associé, la pierre ducale est devenue, depuis le dernier quart du xix<sup>e</sup> siècle, l'un des symboles fondamentaux du passé slovène.

Dans son article intitulé *Levkhup spomin!* en référence au cri de ralliement des paysans (Levkhup), associé à la mémoire (spomin) - Anton Snoj se penche sur la question de la révolte dans le contexte de la mémoire, de l'histoire et de l'historiographie. Dans la mémoire collective, les Slovènes se considèrent comme une nation de rebelles qui ne se soumettent pas à des dirigeants injustes. Cette idée s'est constituée lors de l'émergence de la conscience nationale slovène. Jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle, les historiens considéraient les révoltes paysannes comme des actes de déloyauté ; en effet, les paysans constituaient la classe sociale la plus basse de la société (*triplex status mundi*), vouée à servir le clergé et la noblesse. Plus tard, les jacqueries ont été associées aux aspirations nationales des Slovènes sous domination autrichienne, ce qui a été notamment souligné dans la littérature. La Grande Jacquerie de 1515 a été décrite par les sources contemporaines comme une révolte slovène, tandis que son slogan est devenu le premier écrit imprimé en slovène. Jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle, les révoltes étaient perçues comme des luttes de classe dans lesquelles les paysans entendaient fixer eux-mêmes leurs impôts. Après la Seconde Guerre mondiale, c'est l'interprétation révolutionnaire qui a prévalu jusqu'à ce que les anciennes représentations soient revisitées dans les années 1980 et 1990, celles-ci étant déjà intériorisées dans la culture slovène. Les jacqueries restent un symbole de résistance contre les maîtres (injustes). Pour certains, les révoltes ont un sens en soi ; pour d'autres, elles sont un moyen d'atteindre un objectif : celui qui apporta aux Slovènes la liberté et qui continuera à faire des émules. D'un point de vue anthropologique, l'avenir des révoltes paysannes est encore largement méconnu. Quant à leur avenir dans le domaine de la recherche, celui-ci reste ouvert, surtout en ce qui concerne les défis actuels des paysans.

Dans « *L'Apothéose de Primož Trubar* », Sašo Jerše s'inspire du tableau éponyme du peintre Leon Koporc pour interpréter le regard porté sur la Réforme slovène. Réalisé pour commémorer les 400 ans de la mort de Trubar, le tableau offre, dans un style surréaliste formel, un portrait de Trubar, de son œuvre réformatrice et de sa vie. Comme le montre l'analyse iconographique du tableau, l'artiste a respecté les savoirs bien établis sur la Réforme slovène qui se sont constitués dans les sciences humaines slovènes dès la fin du xix<sup>e</sup> siècle et

se sont profondément inscrits dans la mémoire historique et culturelle slovène. Compte tenu du contexte historique dans lequel il s'est constitué et de l'accent mis sur son contenu, ce savoir peut être qualifié de purement romantique. Dans les sciences humaines slovènes et tel que cela s'exprime clairement dans la mémoire historique slovène, l'on attribue à Trubar et aux réformateurs slovènes le statut de « saints nationaux » et, à la Réforme slovène un rôle fondamental dans la construction de l'être national slovène, et plus encore, de l'éthique nationale slovène. Ce que l'on ignore notamment dans cette démarche, c'est le cadre religieux et historique dans lequel s'est élaborée la Réforme slovène, mais aussi le message chrétien original auquel Trubar et les réformateurs slovènes étaient exclusivement liés. L'étude examine tout d'abord les origines de la vision romantique de la Réforme slovène et ses traits essentiels. S'ensuit une analyse des principes théologiques fondamentaux de Trubar et de la Réforme slovène ; autrement dit, des prémisses du christianisme paulinien.

L'étude de Božo Repe examine la transformation du personnage historique de Rudolf Maister en une figure mythologique de l'imaginaire collectif slovène. Maister, général et écrivain, est devenu, après l'indépendance de la Slovénie, le symbole majeur de l'État slovène alors qu'auparavant, il était souvent traité avec beaucoup plus de retenue. Aujourd'hui, plus d'une soixantaine de rues, d'écoles, d'associations portent son nom. Des signes, des plaques et autres marques commémoratives lui sont consacrées, une fête nationale lui est dédiée, des hommages lui sont rendus sous diverses formes, par exemple, l'année Rudolf Maister, commémorée en 2024 par décret du gouvernement de la République de Slovénie, et des associations s'emploient systématiquement à le mythifier. Repe fait remarquer qu'à l'époque socialiste le rôle de Maister bénéficiait d'un traitement plus objectif d'un point de vue historiographique, qu'aujourd'hui. Dans son étude, il s'intéresse aux discours ayant impliqué Maister avec, au premier plan, le discours de libération et, bien sûr, Maister en tant que figure centrale de l'État slovène. Pour analyser Maister, les approches théoriques telles que les ont développées Mircea Eliade, Umberto Eco et Roland Barthes, se sont avérées productives. Ainsi, peut-on interpréter Maister comme une figure sacrée, un signe culturel et un mythe idéologique. Le concept de « héros civilisateur » de Eliade, héros dont les actes créent de l'ordre à partir du chaos, offre un cadre pour comprendre la figure fondatrice de Maister. D'après Eco, on pourrait le voir comme un mythe fonctionnel, c'est-à-dire une figure qui est passée du contexte historique à un système sémiotique dans lequel il incarne

la bravoure, la souveraineté nationale, la détermination militaire, la solidité culturelle. Selon une lecture barthésienne, Maister serait une figure historique transformée en un symbole inhérent à l'identité slovène.

Oto Luthar pose la question de savoir pourquoi il n'y a pas eu, dans la mémoire collective slovène, de mythologisation de la Première Guerre mondiale, à l'instar des pays de l'Entente. En cela, il convient de faire remarquer le paysage mémoriel européen qui s'est développé au XIX<sup>e</sup> siècle avec la multiplication des monuments commémoratifs et les différents types de standardisation nationale des monuments aux morts. Dans sa partie serbe, le cimetière militaire de Zeitenlik, à Thessalonique, est un exemple des différents récits mémoriels et de la libération des combattants du Corps des volontaires yougoslaves. Il existe en Slovénie un décalage entre les modes de commémoration familiaux et locaux, d'une part, et les commémorations nationales, d'autre part. Bien qu'il n'y ait pas eu de marginalisation formelle de la mémoire, les plus grands mémoriaux ont été érigés le long du front de la Soča, c'est-à-dire à la limite de l'espace slovène. À l'intérieur du pays, à l'exception du cimetière de Ljubljana, aucun nouveau monument n'a été dressé, ce qui signifie que l'on ne peut parler que d'une marginalisation formelle ou politique de la Première Guerre mondiale. Cela s'explique par l'enrôlement des Slovènes dans l'armée austro-hongroise, où ils ont principalement combattu du côté des puissances de l'Axe. Par conséquent, la mémoire de la Première Guerre mondiale demeure essentiellement une mémoire locale et, dans certaines régions, on peut même parler d'une mémoire familiale ou intime. Celle-ci a été préservée par des plaques paroissiales, des monuments religieux et isolés. Dans le nord de la région Primorska, les ossuaires font office de mémoriaux collectifs. Les noms de la grande majorité des Slovènes tombés en tant que soldats austro-hongrois de l'autre côté du front de la Soča, figurent sur les mémoriaux des cimetières austro-hongrois situés sur le Kras, dans la vallée de Vipava, à Ukanc et à Bohinjska Bistrica.

L'article de Božidar Jezernik, *Un lieu de mémoire et d'oubli*, aborde la question du camp de concentration italien situé sur l'île de Rab. Le cimetière commémoratif de la baie de Kampor, sur l'île de Rab, est dédié aux internés slovènes et croates que les autorités italiennes avaient déportés dans ce camp pendant la Seconde Guerre mondiale. Malgré un taux de mortalité élevé dû à des conditions de détention particulièrement cruelles, les internés forment une organisation clandestine sous la conduite de Jože Juranič. Le 8 septembre

1843, après la capitulation de l'Italie, la garnison italienne de l'île est désarmée sans liquidation. La brigade de Rab désarme ensuite la garnison italienne présente sur l'île de Cres, le 13 septembre. Les personnes décédées au camp furent enterrées dans un cimetière particulier qui est tombé en ruine après la guerre jusqu'à ce que des étudiants slovènes le rénovent en 1950. Deux ans plus tard, l'Association des combattants slovènes de la lutte de Libération nationale (NOB) prend la décision de rénover complètement le cimetière et d'ériger un mémorial, ce qui n'était pas seulement un acte de piété. Pendant la Yougoslavie, le camp sert d'outil de propagande afin de délimiter sa frontière avec l'Italie. En 1952, un comité est créé pour ériger un mémorial, mais sans Jurančič qui fut arrêté en 1949 pour finir emprisonné sur l'île de Goli otok. Le mémorial fut conçu par l'architecte Edvard Ravnikar et tout le travail de pierre fut exécuté par les prisonniers de Goli otok, dont Jurančič. Aucune sépulture originelle ne fut préservée lors de la rénovation du site, ce qui explique que les dépouilles ne correspondent pas aux noms figurant sur les pierres tombales. L'éthique fut soumise à l'esthétique et la propagande, et les défunt ont même perdu ce que les autorités du camp leur avaient accordé : leurs propres sépultures. Depuis son inauguration en 1953, la Cité des morts de la baie de Kampor est davantage éclipsée par les batailles politiques, devenant la Cité des morts sans nom : un lieu d'oubli et non de mémoire.

Mitja Ferenc consacre son article intitulé *Sépultures silencieuses*, au discours mémoriel portant sur les tueries d'après-guerre. En mai 1945, une fois la Seconde Guerre mondiale terminée, environ quinze mille Slovènes, des gardes territoriaux (*domobranci*) pour la plupart d'entre eux, ainsi que plusieurs dizaines de milliers d'autres ressortissants yougoslaves, furent assassinés sans procès. Le massacre fut ordonné par les autorités communistes d'après-guerre, puis exécuté par l'OZNA et les forces spéciales de l'armée yougoslave. Les fosses communes, dont plus de six cents furent recensées, étaient dissimulées dans les gouffres du Kras, les puits de mine et les tranchées antichars. Jusqu'en 1990, elles furent délibérément dissimulées puis détruites, et les victimes, effacées de la mémoire collective. La connaissance de ces meurtres était davantage répandue à l'étranger qu'en Slovénie, où le fait de les mentionner était par ailleurs puni. Les recherches ont commencé dans les années 1990, confirmant l'existence jusqu'en 2021 de deux cent trente-quatre fosses. Tout d'abord, on pensait que placer des monuments en des lieux symboliques tels que Teharje et Kočevski Rog suffrait. Mais il s'est avéré que les monuments

dédiés aux gardes territoriaux tués à Kočevski Rog se trouvait au mauvais endroit, et que la grotte située sous Macesna Gorica, et non celle de Jama pod Krenom, « contenait » un charnier de la garde territoriale slovène. Quant au parc mémorial de Teharje, il est situé sur des terres dégradées. La découverte d'une fosse commune dans la grotte de Huda, près de Laško, fut un choc. En 2009, les chercheurs ont découvert un amas de corps non décomposés mais les travaux ont été suspendus puis presque complètement interrompus. Les fouilles ont repris en 2015 et 1 425 personnes sont mortes dans la mine. Rares sont les familles qui ont pu enterrer leurs proches dans les caveaux familiaux. La famille Hudnik en est un exemple.

Dans sa contribution, Gal Kirn étudie la théorie marxiste d'accumulation primitive du capital en l'étendant au champ de la mémoire auquel il introduit un nouveau concept, « l'accumulation primitive de la mémoire ». Cette notion suggère une orientation inédite pour comprendre ce qui relie la mémoire au capital. L'article combine l'analyse politico-économique et l'évaluation des changements idéologiques liés à la mémoire, qui sont en fait perçus comme des guerres mémorielles à long-terme dans l'espace (post-)yougoslave, dans le but de parvenir à une compréhension plus nuancée de l'effondrement de la Yougoslavie et de son paysage mémoriel profondément révisé. Ainsi, l'auteur analyse comment le nationalisme et le révisionnisme mémoriel sont intrinsèquement liés à l'accumulation du capital. En examinant l'ethnocentrisme de la guerre mémorielle, Kirn montre comment celle-ci a tenté de nier ouvertement le passé socialiste et antifasciste. En fait, l'émergence d'une orientation anticommuniste et, dans certains cas, antifasciste, faisait partie intégrante de la vision des nouveaux États-nations. L'accumulation primitive du capital dans l'espace post-yougoslave a commencé, parallèlement au courant créatif et génératif du révisionnisme mémoriel, avec la « décumulation » des infrastructures sociales et des biens, ainsi que l'expropriation des classes ouvrières. Plus l'expropriation était importante, plus l'accumulation nationaliste de la mémoire et la mutation des luttes de classes étaient importantes. Enfin, l'article interroge le discours prétendument rassurant de « réconciliation nationale », qui a entraîné un révisionnisme profond de la mémoire collective au sujet de la Seconde Guerre mondiale. Ce type de discours a réconcilié les collaborationnistes fascistes et les partisans antifascistes, et a permis de faire obstacle au consensus antifasciste yougoslave, tout en esquissant les guerres interethniques des années 1990.

La discussion des pratiques commémoratives des espaces en Slovénie, dans la Yougoslavie socialiste, et donc le rapport actuel à l'architecture d'hier, au paysage urbain, aux monuments, aux espaces publics, aux toponymes, et aux frontières physiques, autrement dit, la mnémo-géographie, constitue le thème central de l'étude de Mitja Velikonja. Il cherche à savoir où, pourquoi et quels sont les lieux de la mémoire yougoslave en Slovénie. L'analyse de certains exemples lui permet de montrer que la mnémo-géographie de la Yougoslavie dans la Slovénie d'aujourd'hui suit une dialectique plus large d'attitudes envers l'histoire récente, dont la compréhension nécessite forcément de prendre en compte les actuels rapports de force (et d'impuissance) à l'œuvre dans la société. La déyougoslavisation et la décommunisation de la commémoration des lieux sont indissociables et, également, concomitantes aux processus politiques plus larges de déyougoslavisation et de décommunisation de la mémoire en Slovénie. Les résistances spatiales à ces deux processus sont tout aussi indissociables et concomitantes, en témoignent la préservation de ces deux dénominations, les graffitis et le street art pro-yugoslaves, etc. La diabolisation officielle, l'effacement, l'amnésie ou encore le révisionnisme du passé se « corrigent », se compensent, s'équilibrent sous diverses formes de commémoration spatiale informelle : la numérisation (virtualisation de la Yougoslavie), la touristification ou mise en tourisme au-delà de ses frontières (rentabilité du tourisme historique des « villes yougoslaves » situées hors de Slovénie), la culture populaire, le consumérisme et la marchandisation (exemple des semaines de produits « yougoslaves » dans les grandes surfaces), le caractère instantané et opportuniste de ses espaces (soirées et fêtes sur le thème de la « yougo-nostalgie »), la survivance d'espaces yougoslaves et leur domestication (« coins » yougoslaves dans les foyers slovènes).

L'article de Helena Janežič dresse un aperçu de la pensée indépendantiste slovène. Elle parcourt 150 ans d'histoire de la nation slovène, depuis la toute première aspiration clairement exprimée à un État slovène indépendant, jusqu'à sa naissance il y a trente ans. Les racines de l'unification slovène remontent au début de la Carantanie médiévale. Après l'effondrement de celle-ci, les ancêtres des Slovènes ont vécu fragmentés pendant près d'un millier d'années tandis que la conscience nationale se renforçait progressivement. Primož Trubar fut le premier, au XVI<sup>e</sup> siècle, à faire mention des « Slovènes » pour désigner une communauté nationale et linguistique, avant que prévaille au XVIII<sup>e</sup> siècle la croyance en une nation slovène unie. C'est au XIX<sup>e</sup> siècle

qu'ont été formulées les premières revendications politiques, parmi lesquelles le programme Slovénie unifiée (*Zedinjena Slovenija*) exprimant l'idée d'une entité slovène unie, sans toutefois qu'il soit encore question d'indépendance. Les premières aspirations concrètes à un État indépendant se dessinèrent au sein du Club académique Straža (*Sentinelle*), portées par Lambert Ehrlich qui, en 1941, élabora un programme politique pour une Slovénie indépendante. Après la Seconde Guerre mondiale, ce sont les intellectuels slovènes en exil, notamment Cyril Žebot et France Dolinar, qui ont cultivé l'idée d'indépendance. Dans les années 1950, le continent nord-américain a vu se créer le Mouvement national slovène, et des idées similaires ont vu le jour en Argentine, en Italie, en Allemagne et en Suisse. Au pays, l'idée d'indépendance est longtemps demeurée taboue. Néanmoins, une nouvelle génération d'intellectuels a émergé dans les années 1950 diffusant cette idée grâce à des revues, des œuvres d'art et des mouvements civiques. Après la mort de Tito, les questions nationales se sont aiguisées et la censure s'est durcie, mais dans les années 1980, de nouveaux mouvements sociaux ont ouvert la voie au débat public. L'opposition des cercles culturels a joué un rôle de premier plan dans le processus vers l'indépendance, qui a abouti à l'effondrement de la Yougoslavie et au plébiscite, à la suite desquels la Slovénie est devenue un État indépendant, le 25 juin 1991.

Peter Mikša consacre son étude au Triglav, point culminant des Alpes juliennes et plus haut sommet de Slovénie, symbole national central des Slovènes, ornant le blason et le drapeau nationaux. Cette investiture trouve son origine dans des faits et événements historiques passés qui ont très fortement rapproché le Triglav des Slovènes. Sa première apparition sur une carte date de 1744, sa représentation visuelle de 1778. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les montagnes slovènes, et en particulier le Triglav, suscitent l'intérêt des associations d'alpinisme allemandes, qui y construisent des refuges et des chemins de randonnées en s'appropriant ces espaces. C'est dans ce contexte que le prêtre Jakob Aljaž, dans un élan patriotique, acquiert le sommet du Triglav pour un florin et y érige une tour. Ce geste devient un symbole de victoire des Slovènes sur les Allemands dans la « lutte pour les montagnes », renforçant la symbolique slovène du Triglav. En 1919, le Triglav fait son apparition sur l'emblème du Royaume des Slovènes, des Croates et des Serbes, en 1923 sur le « tombeau des Modernes » et, en 1934, Jože Plečnik l'intègre au premier blason slovène. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les contours du

Triglav apparaissent sur l'écusson du Front de Libération, dont les membres portent d'ailleurs des calots prenant la forme des trois pics du Triglav. En 1947, le Triglav s'impose comme symbole officiel républicain dans la nouvelle Constitution yougoslave, lorsqu'il est reproduit sur le blason de la République de Slovénie. Il subsiste sous cette forme dans toutes les nouvelles Constitutions yougoslaves puis slovènes jusqu'à l'indépendance de la Slovénie. En 1991, il orne, en tant qu'élément principal, le nouveau blason de la République de Slovénie puis, par le biais de celui-ci, le drapeau de la République de Slovénie.

Dans son article intitulé *Mémoire de l'indépendance, indépendance de la mémoire*, Marko Zajc réfléchit sur la politique de la mémoire et sur ses souvenirs personnels concernant l'indépendance de la Slovénie. Comme point de départ à sa réflexion sur l'historicisation et le travail de mémoire à l'oeuvre pendant l'effondrement de la Yougoslavie et l'indépendance de la Slovénie, il a choisi l'ouvrage humoristique de Jerome Klapka Jerome, *Trois hommes dans un bateau, sans parler du chien* (*Trije možje v čolnu, da o psu niti ne govorimo*), qu'il avait lu pendant la Guerre d'indépendance en 1991. Dans cette étude, il aborde différents thèmes comme le discours de crise et les intellectuels slovènes, et la littérature mémorielle politique. Ensuite, il analyse la genèse et l'évolution de deux tournures populaires dont la droite populiste se sert pour historiciser et fabriquer sa propre version de l'histoire de l'indépendance slovène. La diversité des souvenirs quant aux promesses idéalistes d'un jeune État entrave le processus d'indépendance du pouvoir-même de cet État. Un État mû par un mécanisme grinçant, où le pouvoir s'épand parmi des ramifications et des sous-systèmes, et qu'encaissent un tant soit peu des principes de régulation et de contre-pouvoirs, cède la place à un État semblable à du fumier, estime l'auteur, propice à la poussée de l'autoritarisme.

Dans *Lieux de la mémoire arc-en-ciel*, Roman Kuhar traite le sujet de l'inclusion de la communauté LGBT dans la mémoire nationale et souligne un paradoxe : en effet, les récits hétéronormatifs voient souvent la non-hétérosexualité comme une menace, ce qui vaut pour l'ensemble de l'Occident. Malgré les progrès réalisés dans les années 1990, les politiques de droite menacent aujourd'hui l'égalité obtenue. Certains, comme Alan Turing, font partie intégrante de la mémoire nationale, mais de tels cas n'existent pas en Slovénie. Le concept d'homonationalisme montre comment les droits LGBT deviennent un outil d'exclusion d'autres minorités, ce qui n'est pas le cas en Slovénie. Le débat sur le Code de la famille a révélé une forte orientation hétéronormative et

la communauté LGBT est souvent présentée comme un adversaire de la nation. Reste à savoir comment les souvenirs d'une minorité peuvent façonner une mémoire nationale alternative. L'identité LGBT dépasse les frontières nationales puisque le mouvement est transnational. Son point de référence est Stonewall (1969) bien que l'activisme slovène des années 1980 se soit appuyé sur l'Europe. À ses débuts, le festival Magnus (1984) n'a pas eu d'écho majeur jusqu'en 1987 où, révélé par le magazine Mladina et les soirées roses, le mouvement a réussi à se faire connaître. Le festival a déclenché des tensions politiques en Yougoslavie où l'homosexualité a été instrumentalisée dans les conflits entre Ljubljana et Belgrade. Après l'indépendance, la question LGBT a été reléguée au second plan et représentait alors une menace pour l'identité nationale. Néanmoins, le mouvement s'est institutionnalisé au sein d'organisations non gouvernementales, développant des infrastructures culturelles telles que Metelkova, K4 et Open. La première marche des fiertés (2001) a alerté l'opinion sur la discrimination, suivie de la lutte pour les droits des couples de même sexe, aboutissant ainsi à l'égalité juridique en 2017. Le mouvement LGBT a eu un impact profond sur l'acceptation de l'homosexualité dans la société mais il est désormais confronté à de nouveaux défis tels que les droits des personnes transgenres. La culture, en particulier la littérature, reste un facteur essentiel de la visibilité des LGBT en Slovénie.

Dans *Frontières et barrières slovènes*, Marta Verginella examine les frontières géopolitiques, nationales, linguistiques, sociales et culturelles propres à la Slovénie. Les frontières ne sont pas seulement des lignes physiques mais elles sont aussi étroitement liées au rapport à l'altérité et au besoin de créer un sentiment de sûreté. Historiquement, elles se sont façonnées à la suite de la démarcation institutionnelle et politique, et de l'exercice du pouvoir souverain. Les États, mais aussi les municipalités, les paroisses et les autres institutions nécessitent une démarcation pour définir leur territoire. Le territoire slovène actuel fut gouverné pendant des siècles par différentes principautés, duchés, empires et fédérations, ce qui a influencé le changement des appartiances politiques, ethniques, administratifs et linguistiques. Les frontières d'hier ne sont désormais visibles que sur les bornes frontalières ou les notes diplomatiques, certaines ayant complètement disparu. Au xx<sup>e</sup> siècle, la lutte pour les frontières slovènes a eu lieu après les deux conflits mondiaux. Après la dissolution de la monarchie des Habsbourg, se posa la question de la démarcation entre les États autrichien et yougoslave en Carinthie, entre le royaume italien et l'État ou le Royaume

des Serbes, des Croates et des Slovènes dans la région Primorska, puis entre la Hongrie et l'État yougoslave dans la région Prekmurje. Après la Seconde Guerre mondiale, la question de la frontière entre la Yougoslavie et l'Italie est restée en suspens jusqu'aux Accords d'Osimo en 1975. Avec l'indépendance de la Slovénie en 1991, fut initié le processus de démarcation entre la Slovénie et la Croatie, qui est toujours d'actualité même après l'entrée de la Croatie dans l'UE. Parmi d'autres points, l'article soulève la problématique de la nomenclature historiographique dans le cadre de l'étude philologique du terme « frontière », Une attention toute particulière est portée sur la frontière entre la ville et la campagne. La frontière est un moyen institutionnel de maintenir la règle d'exclusion autrement dit de ne pas se départir de l'impératif de cette règle.

L'architecture fait partie de notre mémoire et de notre identité. L'expérience physique des édifices est liée aux lieux, à l'histoire et à la vie d'un individu. Dans ce contexte, l'article de Matevž Čelik examine trois projets architecturaux inédits : les bassins de l'île de Maribor (*Mariborski otok*) par Herman Hus, la restructuration de l'île de Bled (*Blejski otok*) par Anton Bitenc et la place de la Révolution (*Trg Revolucije*) signée Edvard Ravnikar. Ces exemples montrent comment l'architecture fonctionne en tant que production matérielle de l'histoire et reflète les ambitions de la société, de l'État et des individus. L'article s'appuie sur l'ouvrage de Lefebvre, *La Production de l'espace*, qui définit l'espace tel qu'il est conçu, perçu, vécu. L'espace vécu ou expérimenté que les usagers s'approprient et expérimentent, est un espace de représentations, un espace crucial pour la fabrication de la mémoire collective. C'est notamment ce que montrent les édifices publics qui, avec la modernisation du xx<sup>e</sup> siècle, ont transformé les lieux, amélioré la qualité de vie et acquis une nouvelle renommée nationale. L'article porte donc sur trois exemples. Les bassins de l'île de Maribor, construits avant la Seconde Guerre mondiale, proposaient une base de loisirs moderne dans un cadre naturel somptueux, devenant ainsi un lieu de rencontre populaire. Malgré sa vétusté, elle reste un lieu important de la mémoire de la ville. En alliant cohérence historique et mise en valeur des découvertes archéologiques, la restructuration de l'île de Bled dans les années 1960 a permis au site de conserver son statut privilégié parmi les sites emblématiques de la Slovénie. Quant à la place de la Révolution, conçue comme une agora des temps modernes, elle est devenue le centre des événements politiques et sociaux, où est née la démocratie slovène. Ces trois exemples représentent une architecture qui a rompu avec les traditions anciennes et qui

a également construit l'espace en intervenant de manière décisive dans des cadres naturels et historiques. Ces constructions ont vu le jour pour répondre aux besoins de leur époque. En offrant de nouvelles opportunités, elles sont devenues l'espace de tout un chacun.

Dans *Les lieux de mémoire féminins*, Irena Selišnik s'interroge sur la représentation des femmes dans la mémoire nationale en offrant une analyse tenant compte du genre des lieux de mémoire. En Slovénie comme ailleurs, les études montrent que les cultures mémoriales nationales sont orientées vers les hommes alors que les représentations féminines restent timides. Cette exclusion des femmes du récit national a commencé au XIX<sup>e</sup> siècle et s'est perpétuée plus tard dans les cultures mémoriales nationales. Ainsi, l'article suit les zones de la mémoire du passé et concentre son regard genré sur deux événements relevant d'une importance historique pour la mémoire nationale : le rassemblement national des années 1870 et le mouvement de la Déclaration de Mai (*Majska deklaracija*) de 1917-1918. Dans son analyse des pratiques et des discours, l'autrice recourt à trois types de facteurs historiques énoncés par Kansteiner : la tradition intellectuelle et culturelle, les créateurs de mémoire et les consommateurs de mémoire. Bien qu'on considérât les femmes comme faisant partie intégrante de la nation, prévalaient des représentations bourgeoises distinguant le privé du public, ce qui explique qu'elles étaient tantôt absentes tantôt représentées de façon allégorique (en Carniole, c'est aussi ce qui caractérisait les premiers costumes traditionnels qui ont réussi à s'imposer au programme de chaque fête de village, à commencer par les rassemblements nationaux). Même dans le mouvement de la Déclaration de Mai (*Majska deklaracija*), où les femmes ont joué un rôle important dans l'action politique, leurs activités n'étaient pas perçues comme politiques. Bien que les temps changent et que des contre-traditions se dessinent, l'absence des femmes dans la mémoire nationale est évidente et engrainée dans la tradition intellectuelle et culturelle de la nation.

Dans *Lieux de mémoire de la diaspora slovène*, Urška Strle présente les lieux de mémoire des émigrés slovènes et se concentre notamment sur les Slovènes du Canada. Outre un compte rendu historique concis sur l'immigration des Slovènes au Canada et leur intégration dans l'environnement canadien, le thème central de l'article s'articule autour de deux types de lieux de mémoire, avant de faire apparaître l'espace intersectionnel entre les deux. La première partie met en évidence les lieux de départ, en présentant à la fois les lieux de départ physique de la maison et des espaces qui traduisent des départs symboliques ou

des lieux de deuil. Dans la seconde partie sont présentés les lieux de rencontre où la vie associative intense des immigrés slovènes au Canada se combine avec des éléments distinctifs du patrimoine culturel slovène. Ensuite, l'article se focalise sur l'espace intersectionnel entre ces deux types de lieux tout en incluant la commémoration des symboles, des traditions, puis il présente des créations et des accomplissements qui fortifient la part slovène de l'identité des Slovènes du Canada et sont imprégnés d'expressions canadiennes. Cette recherche portant sur des éléments clés de l'espace mémoriel slovène est construite à partir de sources variées. Outre les études disponibles sur l'émigration et les migrations, elle se fonde sur un corpus produit par les émigrés eux-mêmes au fil du temps. Il s'agit notamment de la littérature migrante, de la production artistique, des journaux et bulletins d'information d'expatriés, des rares écrits de correspondance et des conversations entre les immigrés et leur progéniture. Toutes ces sources témoignent de la manière dont l'identité slovène s'affermi, subsiste et s'invente au sein de la communauté imaginaire des émigrés, ou du moins par des individus plus ou moins intégrés à cette communauté.

L'article intitulé *Le Dix-Octobre, lieu de mémoire des Slovènes de Carinthie ?* de l'historienne Marija Wakounig s'interroge en l'occurrence sur la signification du 10-Octobre dans la Carinthie autrichienne. En Carinthie, le 10 octobre est, depuis 1934, un jour férié régional associé au plébiscite de 1920 lors duquel la majorité des Carinthiens de langue slovène rattachée à la circonscription électorale de la Zone A, dans le sud de la Carinthie, s'est prononcée en faveur de son maintien dans la République autrichienne et contre son annexion au Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes. Ceci créa donc les conditions préalables à une Carinthie « non divisée », suivies aussitôt d'une sinistre journée pour les Slovènes. Le vote fut précédé d'un combat frontalier et le plébiscite fut entériné à Paris en mai 1919. En dépit des promesses d'égalité, les Carinthiens de langue slovène ont été sommés de s'assimiler peu après le plébiscite, ce qui fit donc baisser leur population. Les célébrations du 10-Octobre étaient d'emblée destinées à renforcer l'identité germanique de la Carinthie, comme en témoignent la langue de son hymne et le costume traditionnel, élément obligatoire des cérémonies. La perspective slovène fut longtemps exclue et la fête est demeurée un symbole de division. Avec le plébiscite, les Slovènes de Carinthie ont perdu leurs droits nationaux et, avec le temps, leur communauté s'est amoindrie en raison d'une politique délibérée de germanisation qui a eu des conséquences durables sur la composition ethnique de la Carinthie. Le

plébiscite du 10 octobre 1920 est devenu la pierre de touche des promesses hégémoniques et du traitement, par la Carinthie, de sa population de langue slovène. Ce n'est que dans les années 1990 que la région Koroška s'est remise de cette épreuve, contribuant ainsi à inscrire le plébiscite dans la mémoire collective des Slovènes de Carinthie en tant que *lieu de mémoire* négatif.

Pour parachever l'ouvrage, dont la question fondamentale et commune à tous ses articles est celle de la nation slovène ou de la nation en général, Sašo Jerše se livre à une discussion approfondie sur la nation slovène, sous-titrée *Protocole d'un siècle de débat*. La question de savoir ce qu'est la nation slovène traverse tout le débat qui s'esquisse originellement selon deux saintétés slovènes : la liberté slovène et la langue slovène. Dès lors que l'on parle de la nation, écrit Sašo Jerše, l'on parle du discours, et dès lors que l'on parle du discours, l'on parle de la lutte pour le pouvoir : il s'agit d'une double lutte pour le pouvoir, c'est-à-dire la lutte pour la nation – quel que soit le sens qu'on lui donnera – et la lutte pour le discours porté sur la nation. Et dès qu'il s'agit de nation-discours-lutte pour le pouvoir, l'on ne peut honnêtement pas déroger à la violence de la pensée, de la parole et des actes toujours à l'œuvre dans notre débat, ce qui n'est « ni bestial ni irrationnel », comme le soulignait jadis Hannah Arendt. La question de la nation est donc envisagée par le prisme du discours et de la « communauté imaginée », tel que l'exprime Anderson, les deux étant indispensables pour se confronter à la nation. D'où l'élaboration d'un protocole d'un siècle de débat, aboutissant à la reconnaissance de plusieurs discours nationaux dont il est question dans l'introduction de l'ouvrage. Il s'agit a) du discours national slovène culturel, qu'entonna Josip Vidmar, b) du discours national des communistes slovènes, tel que l'ont façonné Edvard Kardelj et Dragotin Gustinčič avant lui, c) du discours national slovène personnaliste de Edvard Kocbek et le cercle de sa revue *Dejanje* (Les faits), et d) du discours national slovène catholique tel qu'il fut solennellement affiché et puissamment révélé lors des congrès de l'Église catholique à Ljubljana, du Congrès eucharistique et du Congrès du Christ-Roi. Autrement dit, l'idée de « nation slovène » telle qu'elle est apparue en tant que discours dans les années 1930, était un mot pluriel, un mot *plurale tantum* (qui n'existe qu'au pluriel) : l'idée de « nation slovène » recouvrait quatre discours slovènes nationaux – culturel, personnaliste, communiste et catholique. Ces deux derniers étaient cloisonnés, en totale opposition et irréconciliables de part en part, tous deux ayant leur propre clause discursive d'exclusion nationale. Leur succède le cinquième discours slovène national : le discours slovène national de mai qui reçut sa confirmation constitutionnelle. L'idée de mai de la nation

slovène est *plurale tantum*, un nom pluriel. Il abrite le discours slovène national culturel, personneliste, communiste et catholique. En même temps, il renferme de nombreux autres discours nationaux slovènes qui sont encore en passe d'émerger, ou qui sont déjà advenus, mais qui demeurent ou éphémères, ou trop discrets, ou trop silencieusement exprimés en marge de leur époque. Aussi différents que soient ces cinq discours nationaux slovènes, ils ont en commun une sainteté discursive que sont la notion de vérité, la notion de justice, la notion de liberté et la langue slovène. Qu'est-ce que la nation slovène ? La nation slovène est cette expression sous-cutanée « Nous, les Slovènes » en moi, la vérité, la justice, la liberté. La nation slovène est le secret de la parole slovène.

Traduction du slovène : Anne-Cécile Lamy-Joswiak